

# 1

Le requin, sur le quai, n'avait rien d'un monstre.

Un mètre trente environ. Sans doute un de ces charognards qui rasant les récifs immergés. Ses yeux morts et blancs conservaient un regard redoutable et ses mâchoires découvraient des dents assez pointues pour que les deux hommes aux mains ensanglantées soient fiers de leur prise.

C'étaient des Anglo-Saxons, torse nu, bruns plutôt que bronzés, corps musclé, mais flasque en même temps. L'un d'eux tenait la bête par les ouïes, tandis que l'autre maniait le couteau. Une matière visqueuse souillait les planches du quai. Robin, à la proue, contemplait le large quand *La Madeleine* pénétra dans le port. Elle aperçut la boucherie et détourna les yeux.

Je tenais ferme la laisse de Spike.

Spike est un bouledogue français. Quatorze kilos de muscles, une fourrure tachetée de noir, des oreilles de chauve-souris et une gueule aplatie, faisant de lui un candidat tout désigné à la noyade. Élevé depuis toujours à se méfier de l'eau, il en a développé une véritable phobie, de sorte que Robin et moi redoutions les six heures de bateau depuis Saipan. Mais Spike découvrit bien avant nous qu'il avait le pied marin. Il avait exploré le pont et fini par s'endormir sous le soleil rassurant du Pacifique.

Son confort avait été notre principal souci durant le voyage. D'abord, les six heures passées au fond du compartiment réservé aux animaux, dans l'avion qui nous menait de Los Angeles à Honolulu, l'avaient quelque peu traumatisé. Une tranche de viande et des paroles réconfortantes l'avaient ensuite aidé à recouvrer ses esprits, et tout alla pour le mieux durant les trente heures que nous passâmes dans un appartement de location. Puis, retour à l'avion pour un vol de près de huit heures jusqu'à Guam. Là, une heure de transit à l'aéroport, coude à coude avec des soldats, des marins et des sous-fifres du gouvernement en bermuda. Ensuite, une navette nous avait conduits jusqu'à Saipan en quarante minutes. Dans le port, nous avions fait la connaissance d'Alwyn Brady et nous étions montés avec lui dans un des yachts qui, tous les quinze jours, apportaient le ravitaillement à Aruk, dernière étape de notre voyage.

Brady pilota son navire de façon à pénétrer sans encombres dans un goulet formé par le collier de récifs. Ensuite, le yacht accosta en douceur. Au loin, vers l'horizon, l'eau était d'un bleu profond qui tournait au vert argenté en léchant le sable couleur crème. La pointe des récifs semblait noire comme du charbon et de petits poissons brillants s'agitaient dessous comme des oiseaux effrayés. Il y avait quelques cocotiers sur la plage déserte et des coquilles, tombées par terre, faisaient comme des points de suspension dans le sable.

Le yacht heurta l'embarcadère une seconde fois et Brady coupa les moteurs. Je regardai les sommets noirs et pointus qui se détachaient à l'horizon, dans les terres. Reliefs volcaniques, témoins des origines de l'île. Plus proches, des collines brunes en pente douce dominaient de petites maisons blanchies à la chaux. Des routes étroites et nonchalantes, comme des lacets dénoués,

serpentaient sur ces collines. Vers le nord, quelques boutiques en bois et une station-service, avec sa pompe unique, formaient le secteur commercial de l'île. Des toits de tôle miroitaient dans la lumière d'après-midi. La seule affiche que je réussis à lire indiquait : « Trading post ». Une antenne parabolique vétuste vacillait sur le toit.

Robin posa sa tête sur mon épaule.

L'un des mousses de Brady, jeune homme mince aux cheveux noirs, amarra le bateau.

Le capitaine réapparut quelques instants plus tard, repoussa sa casquette derrière son crâne et donna des ordres pour le déchargement. Dans la cinquantaine, trapu, bavard au possible, le visage presque aussi aplati que celui de Spike, Brady était fier de ses origines irlandaises et autochtones. À plusieurs reprises durant la traversée, il avait laissé la barre à l'un ou l'autre de ses matelots pour nous rejoindre sur le pont et nous entretenir de Yeats, de Joyce, des vitamines, de la navigation à vue, de la pêche sportive, des profondeurs réelles de la fosse des Mariannes, de géopolitique, de l'histoire d'Aruk. Et du docteur Moreland.

« Un saint homme. Il a assaini les réservoirs d'eau potable, il vaccine les enfants. Comme cet Allemand, vous savez, Schweitzer. Sauf que lui, il ne joue pas de l'orgue. Il ne perd jamais son temps, il ne fait que du bon boulot. »

Maintenant, Brady s'étirait sur le pont et souriait au soleil en découvrant les quelques dents jaunes qui lui restaient.

— Splendide, hein? Un vrai coin de paradis. Attention avec ça, Orson! C'est fragile! Ensuite, tu descendras les affaires du docteur et de sa dame.

Il se tourna vers Spike.

— Vous savez, doc, la première fois que j'ai vu sa gueule, j'ai pensé à une lotte de mer. Mais votre Spike est

devenu un vrai flibustier, regardez, il commence même à ressembler à Errol Flynn. Voilà vos affaires. Pose ça doucement, Orson, comme une fiancée. Laissez, doc, on va vous le descendre. Quelqu'un devrait venir vous chercher d'un moment à l'autre. Tenez, qu'est-ce que je vous disais ?

Il fit un mouvement du menton en direction d'une jeep noire qui descendait la route au centre de la colline. Le chauffeur immobilisa son véhicule sur le chemin de la plage, laissa une femme traverser, puis vint se garer près du quai, où les deux types dépeçaient toujours leur requin. Ce qu'il en restait avait l'air flasque et navrant.

L'homme au couteau considérait les dents de l'animal. C'était un garçon jeune, plus près de la trentaine que de la vingtaine. Des traits délicats dans un gros visage mou, des cheveux jaunes sans éclat couvrant son front et des tatouages sur les bras. Il glissa un doigt sur les gencives du requin et remit le couteau à son collègue, un type plus petit, à peine plus âgé, portant une barbe de quelques jours. Celui-ci avait des cheveux bouclés à reflets roux, complètement ébouriffés, et des touffes de poils de même couleur sur le corps. Impassible, il attaqua l'aileron dorsal.

Brady aida Robin à débarquer et je pris Spike dans mes bras. Une fois sur la terre ferme, le chien dressa la tête, s'ébroua, grogna un peu, puis se mit à japper en direction de la jeep.

Un homme en sortit, une chose sombre et poilue assise sur son épaule.

Spike grimaçait en tirant sur la laisse. La boule de poils découvrit des dents et battit l'air de ses pattes. Un petit singe. L'homme ne paraissait nullement incommodé. Après avoir salué Brady, il vint vers nous, serra la main de Robin, puis la mienne.

— Ben Romero, dit-il. Bienvenue à Aruk.

Trente, trente-cinq ans. Un mètre soixante-huit. Soixante-dix kilos. Teint bronzé, des cheveux droits, noirs et courts, séparés avec soin. Il portait sur son nez délicat des lunettes semblables à celles d'un aviateur. Ses yeux étaient couleur de noisettes grillées. Il portait également un pantalon de coton au pli impeccable et une chemise blanche que les pattes du singe avaient épargnée.

La petite bête jacassait en montrant Spike du doigt.

— Tranquille, Kiko, ce n'est qu'un chien, dit Romero en souriant. Du moins je pense.

— Nous n'en sommes pas certains non plus, plaisanta Robin.

Romero saisit son singe, l'approcha de sa joue et lui frotta gentiment la face.

— Kiko, tu aimes les chiens, n'est-ce pas? Comment s'appelle-t-il?

— Spike.

— Kiko, je te présente Spike. Le docteur Moreland m'a prévenu que votre chien supportait mal la chaleur, nous avons acheté un climatiseur portatif pour vous. Mais je doute que vous en ayez besoin. Janvier est un des mois les plus agréables, ici. Il y a bien quelques ondées de temps à autre, mais la température ne varie guère. Vingt-six, vingt-sept degrés.

— Formidable, dit Robin.

— Et c'est toujours comme ça. Du moins de ce côté-ci. Sous le vent. Laissez-moi prendre vos affaires.

Brady et ses hommes portèrent nos bagages jusqu'à la jeep. Romero et moi les plaçâmes dans le coffre. Cela fait, je remarquai que le singe, accroupi par terre, caressait la tête de Spike en jasant joyeusement. Spike semblait tolérer ces marques d'affection, non sans afficher un air de dignité froissée.

— Bon chien, dit Robin en s'agenouillant près de lui.

Des éclats de rire derrière nous attirèrent notre attention. Les deux bouchers observaient la scène. Le plus petit avait ses poings sur les hanches et le couteau glissé à la ceinture. Les mains roses. Il les essuya sur son short et cligna des yeux. Le plus grand rit de nouveau.

Spike dressa les oreilles et le singe se mit à cracher. Romero, le remonta sur son épaule en fronçant les sourcils.

— Bon, nous ferions mieux d'y aller, dit-il. Vous devez être vannés.

Nous montâmes dans la jeep, Romero effectua un grand virage avant de reprendre le chemin de la plage. Un écriteau en bois indiquait : «Route de la mer». Pendant que la jeep grimpait la colline, je me retournai. L'océan encerclait absolument tout et l'île paraissait minuscule. Les hommes de *La Madeleine* se tenaient sur le quai et les deux types aux mains ensanglantées se dirigeaient vers le village en poussant leur trophée dans une vieille brouette. Du requin, il ne restait plus qu'une tache sombre sur le quai.

## 2

— Laissez-moi vous accueillir comme il faut, dit Romezro. *Abuma na abap*. C'est du vieux sabir, ça signifie : « Bienvenue chez nous. »

Il s'engagea dans la même route qu'il avait descendue plus tôt. Sinueuse, sans indication d'aucune sorte et juste assez large pour une voiture, cette route était bordée de petits murets de pierre. La pente se révélait sensiblement plus abrupte qu'elle ne semblait l'être depuis le port et Romero devait souvent changer de vitesse pour obtenir une meilleure traction. À chaque reprise, Kiko glapissait et s'agrippait plus fort à la chemise de son maître. Spike avait sorti la tête et considérait le ciel sans nuage.

Durant la montée, je me retournai et découvris une vue d'ensemble du secteur commercial. La plupart des immeubles étaient fermés, même la station-service. Romero longea les petites maisons blanches à bonne vitesse. Vues de près, elles semblaient plus modestes que je ne l'avais cru. Les revêtements de stuc étaient fendus, fissurés, se détachaient par plaques, et les toits de tôle, recouverts de mousse, étaient le plus souvent cabossés. Des vêtements séchaient sur des cordes à linge plus ou moins distendues. Des enfants nus ou presque jouaient dans la terre. À l'occasion, des grillages délimitaient tel

ou tel terrain, mais la plupart d'entre eux étaient ouverts et certaines maisons semblaient inoccupées. Quelques chiens amaigris fouillaient les ordures sans entrain, indifférents aux aboiements de Spike.

Nous nous trouvions en territoire américain, mais nous aurions pu être dans n'importe quel pays en voie de développement. La végétation égayait la misère de certains lieux. On distinguait çà et là des philodendrons à larges feuilles, des chèvrefeuilles en fleur, des palmiers. Certaines habitations étaient entourées d'une végétation luxuriante.

— Alors, comment s'est déroulé votre voyage ? demanda Romero.

— Bien, mais fatigant, dit Robin.

Elle avait croisé ses doigts dans les miens et gardait les yeux grands ouverts. Le vent agitait ses boucles et gonflait sa chemise.

— Le docteur Bill voulait vous accueillir lui-même, mais on l'a appelé. Des enfants ont été piqués par une méduse.

— Ce n'est pas trop grave ?

— Non, mais ça fait mal.

— C'est le seul médecin ici ? demandai-je.

— On a installé une clinique dans l'église. Je suis infirmier. Avant, on envoyait les cas graves à Guam ou à Saipan en avion, jusqu'à ce que... De toute manière, la clinique suffit à nos besoins. Et je suis disponible à tout moment.

— Vous vivez ici depuis longtemps ?

— Depuis toujours, sauf à l'époque où je travaillais dans la Garde côtière et quand j'ai fait mes études à Hawaii. Où j'ai rencontré ma femme. Elle est chinoise. Nous avons quatre enfants.

Plus haut, après les maisons blanches, s'étendaient des terrains d'argile rouge et, de là, le port paraissait

microscopique. Toutefois, les volcans demeuraient lointains, comme s'ils reculaient à mesure que nous approchions.

À droite, je vis un petit bosquet d'arbres couleur de cendre. Leurs troncs étaient sinueux, très crevassés, et leurs branches noueuses semblaient vouloir agripper le ciel. Des racines aériennes coulaient comme de la cire chaude, depuis certaines branches, et creusaient le sol pour réintégrer la terre.

— Des banians? demandai-je.

— Ouais. Les fameux étrangleurs. Ils lancent leurs tiges sur tout ce qui a l'imprudence de pousser à leur portée; ils l'enserrent et l'étouffent. Il y a de petits crochets sous les tiges, comme du Velcro, vous voyez, ça s'accroche et ça pénètre dans les plantes. On se serait bien passé de ça, mais ils poussent comme de la mauvaise herbe dans la jungle. Ceux-là ont peut-être dix ans. Un oiseau aura sans doute apporté les graines jusqu'ici.

— Où se trouve cette jungle?

— Oh! ce n'est pas vraiment une jungle, dit-il en riant. Il n'y a pas de bêtes féroces ou quoi que ce soit de ce genre. Hormis les étrangleurs.

Du doigt, il indiqua le sommet des volcans.

— Par rapport au centre de l'île, c'est juste à l'est. Le domaine du docteur Bill longe la forêt. Et Stanton, la base militaire, se trouve de l'autre côté.

Il changea de vitesse avant de s'engager dans une côte particulièrement pentue, puis, une fois au sommet, la jeep descendit rapidement et franchit l'entrée du domaine, délimitée par deux grandes barrières de bois que l'on avait laissé ouvertes.

Ici, la route venait d'être asphaltée. Des cocotiers, hauts comme des maisons de trois étages, étaient plantés de chaque côté de cette route, tous les trois mètres. Les

murets de pierre avaient disparu. Une clôture en bois de pin, taillée à la main dans le style japonais, bordait maintenant la route, et il y avait partout des plantes d'un orange vif entre des massifs de fleurs. Des pelouses régulières s'étendaient à gauche, à droite et, de la jungle, je ne distinguais que la cime des banians dans le lointain.

Cent palmiers plus loin, la jeep déboucha sur une cour immense, couverte de gravier, ombragée par des cèdres rouges, des pins d'Alep, des manguiers et des avocatiers. Au milieu de cette cour, une fontaine de pierre, recouverte de mousse, projetait son eau dans un bassin sculpté où flottaient des jacinthes. Derrière se dressait une maison massive en stuc marron clair, avec des moulures et des balcons de pin, et un toit de pagode en tuiles vertes. Aux extrémités du toit, des tuiles sculptées en forme de gargouilles.

Romero coupa le moteur. Aussitôt, Kiko bondit hors de la jeep, escalada les grandes marches de pierre et frappa à la porte de la maison.

Spike le suivit et se mit à gratter la porte avec ses pattes.

Robin sortit pour le retenir.

— Ne vous en faites pas, dit Romero. Ce bois ne craint rien, il a plusieurs centaines d'années. Tout est solide ici. Comme du roc. C'est l'armée japonaise qui a construit cette maison en 1919, après que la Société des Nations eut confisqué ces territoires aux Allemands pour les offrir à l'empereur du Japon. Ils avaient établi leur quartier général dans cette maison.

Kiko se pendait à la poignée et Spike l'encourageait en aboyant.

— Ils sont déjà copains comme cochons, dit Romero. Ne vous souciez pas de vos bagages, je les enverrai chercher tout à l'heure.

Il poussa la porte, tandis que le singe s'accrochait encore à la poignée. À Los Angeles, je n'avais pas vu une porte déverrouillée depuis des décennies.

Le vestibule circulaire, en pierre, menait à une grande pièce principale, aux parquets cirés, recouverts de tapis chinois. Les murs de plâtre étaient hauts et le plafond lambrissé de teck sculpté. Il y avait partout de vieux meubles, apparemment confortables, et des aquarelles sur les murs. Des orchidées dans des jardinières de porcelaine ajoutaient de la couleur à l'ensemble. De chaque côté, des porches voûtés s'ouvraient sur de longs couloirs. Devant celui de droite, un escalier surprenant, tout en angles droits et couvert d'un tapis rouge, montait à l'étage d'abord, puis se perdait dans les combles.

Droit devant nous, de grandes fenêtres offraient un panorama digne des brochures touristiques : des terrasses, d'immenses pelouses, et le bleu sensationnel de l'océan. Vu d'ici, le collier de récifs n'était plus qu'une petite virgule noire à l'embouchure du port et, à l'ouest, l'extrémité de l'île ressemblait à la pointe d'un couteau entaillant la lagune. Quant au village d'Aruk, il était pour l'essentiel masqué par la cime des arbres. Quelques maisons étaient disséminées sur le versant de la colline comme des cristaux de sucre.

— Ce domaine a combien d'hectares?

— *Grosso modo*, deux cent quatre-vingts.

Deux kilomètres carrés. Pas mal, sur une île de dix kilomètres sur deux.

— Quand le docteur l'a acheté au gouvernement, dit Romero, tout était à l'abandon. Il lui a rendu la vie. Puis-je vous offrir un verre?

Il revint avec des canettes de Coca, des rondelles de citron vert, des verres et un bol d'eau pour le chien, posés sur un plateau. Deux petites femmes, l'une dans

la soixantaine, l'autre deux fois plus jeune, suivaient Romero. Elles avaient toutes deux un visage large et ouvert. Celui de la femme plus âgée était grêlé.

— Le docteur Delaware et madame Robin Castagna, dit Romero en posant le plateau sur une desserte en bambou et le bol d'eau par terre.

Spike courut vers le bol et se mit à laper avec joie. Très analytique, Kiko observa la scène en grattant son petit crâne.

— Je vous présente Gladys Medina, dit Romero, cuisinière en chef et gouvernante exécutive. Et voilà Cheryl, fille aînée de Gladys et vice-gouvernante exécutive.

— Je vous en prie, dit Gladys en esquissant un geste réprobateur de la main. Nous faisons la cuisine et le ménage, point. Je suis ravie de vous rencontrer.

Elle s'inclina et sa fille l'imita.

— C'est de la fausse modestie, dit Romero en tendant un verre à Robin.

— Qu'attendez-vous de moi, Benjamin? Des biscuits au gingembre? Ils ne sont pas encore cuits, alors votre baratin ne mène nulle part. C'est un chien très... mignon. J'ai commandé de la nourriture pour lui. Elle est arrivée il y a quelques jours avec le ravitaillement et elle est restée bien sèche.

— Parfait, dit Robin. Je vous en remercie.

— Quand il est ici, Kiko mange à l'office, dit-elle. Peut-être voudront-ils se tenir compagnie.

Spike était écroulé sur le sol de l'entrée, les bajoues sur la pierre et la paupière lourde.

— J'ai plutôt l'impression qu'il songe à faire un somme, dit Romero.

— De toute manière, dit Gladys, si vous avez besoin de quoi que ce soit, venez à la cuisine et demandez-le-moi.

Les deux femmes s'éclipsèrent. Cheryl n'avait pas prononcé un mot.

— Gladys est au service du docteur depuis qu'il a quitté la Marine, dit Romero. Avant cela, elle travaillait comme cuisinière, à Stanton, pour le commandant de la base. Elle a contracté une sorte de typhus et le docteur Bill l'a soignée. Une fois guérie, ils l'ont renvoyée. Alors le docteur l'a engagée. Son mari est mort il y a quelques années. Elle vit ici avec Cheryl qui est légèrement retardée.

Il nous conduisit à l'étage. Notre suite se trouvait au centre du palier. Elle était composée d'un séjour, pourvu d'un petit réfrigérateur, d'une chambre et d'une salle de bains au carrelage blanc. Une moquette de laine brune couvrait les planchers. Les murs étaient lambrissés de teck, les fauteuils tapissés de motifs floraux et il y avait plusieurs tables en bambou. Des ventilateurs tournaient paresseusement dans toutes les pièces. Une discrète odeur d'insecticide flottait dans l'air.

Le lit à colonnes en acajou datait sans doute du début du siècle. Sur les draps immaculés était tiré un couvre-lit jaune en soie légèrement fanée. Sur l'une des tables de chevet trônait un vase en verre dépoli dans lequel s'épanouissaient de belles amaryllis. Un bristol plié en deux était posé en évidence sur l'oreiller.

Fenêtres immenses, rideaux de soie, et du ciel bleu à profusion...

— Quelle vue, dit Robin.

— Le gouverneur militaire japonais voulait être le maître de la montagne. Le sommet là-bas, dit Romero en indiquant une crête noire, est effectivement le plus élevé de l'île. Mais il est trop rapproché de la côte contre le vent. Il y a tout le temps des tempêtes et c'est extrêmement humide.

Il se dirigea vers une autre fenêtre.

— Les Japonais estimaient que la montagne constituait une excellente barrière naturelle, capable de les protéger contre un éventuel débarquement à l'est. Le gouverneur allemand avait fait construire sa maison ici pour les mêmes raisons. Les Japonais l'ont détruite. Ils entendaient donner à l'île un cachet strictement nippon. Ils ont fait venir des geishas, ils ont installé des salons de thé, des bains, et même un cinéma, où se trouve le Trading Post aujourd'hui. Les baraquements des esclaves étaient dressés dans le champ que nous avons traversé tout à l'heure, où il y a les banians. Quand MacArthur a lancé son attaque, les esclaves sont sortis de leurs huttes et se sont retournés contre les Japonais. Deux mille Japonais ont été tués par les bombardements et par les esclaves. On trouve encore des os et de vieux crânes dans la colline.

Il entra dans la salle de bains et actionna les robinets.

L'eau est potable. Le docteur a fait installer des filtres au carbone dans toutes les citernes de l'île et on vérifie la qualité de l'eau régulièrement. Avant, le typhus et le choléra étaient endémiques. Méfiez-vous tout de même des fruits de mer ; ils développent parfois des toxines qui causent des parasitoses. Par contre, les fruits et les légumes ne posent aucun problème. En fait, ce qu'on sert dans la maison est excellent ; le docteur cultive tout lui-même. À l'extérieur, ça dépend. Le snack Chez Slim n'est pas extraordinaire, mais le Palais du Chop Suey vaut mieux que son nom ne le laisse entendre. Ma femme, en tout cas, n'y trouve rien à redire. Jacqui, la propriétaire, prépare à l'occasion des trucs pas mal, un peu exotiques, comme des potages aux nids d'hirondelle, selon les arrivages.

— C'est là qu'on allait livrer la nageoire du requin ?

— Je vous demande pardon ?

— Les deux types, au port, ils se rendaient à ce restaurant?

— Ah! ces deux-là. J'en doute fort.

Un homme à barbe et cheveux gris apporta nos valises. Romero nous présenta Carl Sleet et le remercia pour sa peine. Quand il fut reparti, Romero nous demanda :

— Y a-t-il autre chose que je puisse faire pour vous?

— Tout est pour le mieux.

— Très bien, voilà votre clef. Nous dînons à six heures. Tenue décontractée.

Il sortit à son tour. Spike s'était endormi dans le séjour. Robin et moi entrâmes dans la chambre et je refermai la porte sur les ronflements du chien.

— Eh bien! dit-elle en prenant une grande respiration.

Je l'embrassai, elle me rendit un long baiser, mais se mit soudain à bâiller et s'éloigna en riant.

— Moi aussi, fis-je. Une petite sieste?

— D'abord un bain. Je suis couverte de sel.

Je la pris à bras-le-corps et léchai sa peau. Elle rigola, me repoussa et ouvrit un sac de voyage. Je saisis la carte sur l'oreiller. Quelques lignes y étaient tracées à la main.

*De la mer, le marin est rentré chez lui.*

*Et de la colline, le chasseur est rentré.*

*R. L. Stevenson*

*Vous êtes ici chez vous.*

*W.W.M.*

— Robert Louis Stevenson, dit Robin. Peut-être trouverons-nous ici notre île au trésor.

— Tu veux voir ma jambe de bois?

Je fis couler un bain. L'eau était cristalline et les serviettes, neuves, étaient épaisses comme de la fourrure.

Quand je revins dans la chambre, Robin était étendue sur le couvre-lit, nue, les mains derrière la tête, ses cheveux bruns en désordre sur l'oreiller, les mamelons sombres et rigides. Je regardai son ventre qui frémissait. Son sourire. Ses incisives, démesurées, qui m'avaient fait craquer il y a des années.

Les fenêtres étaient largement ouvertes.

— T'en fais pas, dit-elle doucement. J'ai vérifié. On ne peut pas nous voir. C'est trop haut.

— Dieu que tu es belle.

— Je t'aime, dit-elle. Ça va être merveilleux.